



FRANÇOIS SOUCY, le "pape des existentialos" de Québec.

Ce pape existentialiste tient fort à sa liberté

QUEBEC. — (Par Lisette Fortier) — J'ai connu François Soucy, jeune peintre québécois, à l'été 1953. Ayant abandonné définitivement l'École des Beaux-Arts, brouillé avec ses parents, sans le sou, Soucy logeait dans un poulailler au-dessus d'un hangar, dans le petit village du Quai des Eboulements.

Construit en planches brutes, sans eau, sans électricité, sans rien de ce qui meuble ordinairement un appartement, ce poulailler sans doute parce qu'un artiste l'habitait, dégagait une atmosphère charmante.

Un grabat en ruines, des tableaux achevés et d'autres inachevés, des pinceaux, de la couleur étalée un peu partout, trois petites fleurs champêtres séchées dans un verre éraillé, quelques victuailles, quelques nippes. C'était tout.

Par la fenêtre, on voyait la mer. Un grand soleil entrait à travers les vitres poussiéreuses, illuminait ce grenier, l'adoucissait, et jetait sur tout ce bazar des ombres et des lumières, qui rendaient nos chambres d'hôtel avec ses matelas à ressorts, ses couvre-lits et ses rideaux, tristes et dénudés.

Liberté créatrice

Tôt le matin, Soucy quittait son patelin avec ses cartons, son chevalet, ses pinceaux, sa boîte de peinture. Coiffé d'un grand chapeau de paille, il traversait sur ses longues jambes effilées le petit village, où évidemment il ne passait pas inaperçu. Les petits l'appelaient "l'homme à la barbe" et les plus grands "le peintre".

Durant des heures Soucy travaillait, souvent sous un soleil ardent, souvent l'estomac creux. Il y avait des jours, où il n'avait rien à manger. Mais il était libre, libre de vivre à sa guise, libre de peindre comme il le voulait et autant qu'il le voulait. Et il était heureux.

Pour Soucy, l'École implique souvent à l'artiste un style dont il a, par la suite, de la difficulté à se débarrasser. "Un peintre doit apprendre beaucoup par lui-même, et il doit chercher à développer sa personnalité," dit-il.

À son retour des Eboulements, François Soucy exposa une vingtaine de toiles au foyer du Palais Montcalm.

— Si j'avais su, lui dis-je, je serais allée voir vos toiles.

— Que voulez-vous, me répond Soucy, il est inutile d'exposer à Québec. Quand un artiste expose ici et qu'il veut avoir un article dans les journaux, c'est de la publicité et ça coûte dix dollars.

Que les journaux parisiens ne parlent pas de tous ses artistes, c'est excusable car Paris compte des dizaines de milliers de peintres, mais à Québec où on peut compter sur ses doigts les expositions de nos artistes, c'est vraiment regrettable.

Si Québec est un coin pittoresque pour les artistes, il semble peu propice à l'épanouissement de ses artistes peintres.

François Soucy sont les peintres québécois de la jeune génération d'aujourd'hui.

Ce printemps, Soucy exposa à l'Échourie à Montréal. Cet été, il peindra les paysages de l'île d'Orléans. À l'automne, il espère aller au Mexique.

Même pauvre, Soucy est riche. Il a ce qu'il veut, sa liberté. Il fait ce qu'il aime, il peint. Luxe que tout le monde ne peut se payer.

Son avenir? François Soucy a 24 ans, et il a encore devant lui toute une vie.

Pape des existentialos

Surnommé par ses amis le "Pape des existentialistes", la peinture de François Soucy simplifie le dessin, l'oublie même, pour exprimer différents états psychiques.

— Actuellement, chez la jeune génération, un mouvement passablement fort se crée à Québec. Ça commence à bouger, dit-il en souriant d'optimisme.

— Et quel est le but de ce mouvement?

— Chacun travaille de son côté en vue d'arriver à une existence picturale à Québec. Nous travaillons par nous-mêmes, et aujourd'hui, les jeunes ont un style bien particulier.

Edmond Alloys, Claude Picher, Paul Vézina, Suzanne Bergeron, Denys Matte, Maria Lamontagne.